FOCUS

1627 : RÉ ASSIÉGÉE !





SOMMAIRE

1. AUX ORIGINES DES GUERRES DE RELIGION

Pourquoi parle-t-on de protestants ?
Catholiques et protestants : même foi chrétienne, pratiques différentes
La diffusion d'un mouvement européen
D'une guerre à l'autre
Les places de sûreté
Repères dans le temps

2. LA PLUME ET LE PINCEAU, FABRIQUE D'UN RÉCIT HISTORIQUE

Laurent de La Hyre et la commande mystérieuse d'un tableau de bataille
Une représentation singulière, entre réalisme et anonymat des héros...
... à l'opposé des représentations conventionnelles
La naissance d'un mythe
La mort d'Agnès

3. GUERRE EN RÉ

L'infanterie
Musiques de guerre
La cavalerie
Animaux à la peine

4. DU COMMERCE À LA GUERRE

Une île forte de son commerce maritime, le négoce
La production de vin
La production de sel
Le blé et les moulins
Nourrir les troupes royales
Organiser les secours

5. UN OEIL SUR LA MER

Un verrou sur les eaux rétaises
Le Pays basque au secours de Ré
L'arrivée des renforts
Une flotte de fortune... basée sur des alliances fragiles
Conquérir la mer
1626-2026 : 400 ans d'une marine d'État
L'arsenal : le développement des chantiers de construction

6. LES GRANDES FIGURES DES GUERRES DE RELIGION

AUX ORIGINES DES GUERRES DE RELIGION (1562-1598)

POURQUOI PARLE-T-ON DE PROTESTANTS ?

Le protestantisme est une branche du christianisme qui rassemble différents cultes nés de la Réforme protestante.

Par les différences doctrinales, cultuelles, mais aussi politiques et économiques proposées par ses théologiens, la Réforme se construit en opposition avec divers principes catholiques. C'est aussi une réaction au faste affiché par les princes ecclésiastiques généralement issus des grandes familles aristocratiques.

Le terme « protestant » apparaît en 1529, pour désigner ceux qui adhèrent aux idées d'un théologien allemand, Martin Luther.
Ce dernier avance l'idée d'un christianisme épuré dans ses rites et dans ses dogmes, se rapprochant de la foi originelle.
Le terme finit par s'appliquer à l'ensemble des Églises dites réformées, en rupture avec la papauté.
Aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, on désigne les protestants sous le terme de « huguenots ».



La pêche aux âmes : allégorie de la rivalité entre les différentes religions pendant la trêve de douze ans entre la République néerlandaise et l'Espagne
Adriaen Pietersz van de Venne, 1614 - Huile sur bois : H. 98,5 cm x L. 187,8 cm © Rijksmuseum, Amsterdam

Selon le peintre, l'avenir appartient à la rive protestante, à gauche : le soleil brille, les arbres sont en feuillage.
Ceux qui veulent être sauvés ont donc tout intérêt à nager jusqu'à une barque protestante dont le seul guide est la Bible.

Dans l'architecture, les temples protestants, dépouillés d'images et de statues, privilégient la simplicité : vastes espaces de plans rectangulaires ou centrés, organisés autour de la chaire à prêcher.

Les églises catholiques, elles, conservent autels, statues, vitraux et décors fastueux, reflétant la richesse liturgique et le culte des saints.

Ces contrastes visuels, entre austérité protestante et abondance catholique, illustrent les divergences théologiques et sociales de l'époque.





Contrastes de décors entre l'église et le temple de Saint-Martin-de-Ré
© Yann Werdefroy – Cdc île de Ré

CATHOLIQUES ET PROTESTANTS : MÊME FOI CHRÉTIENNE, PRATIQUES DIFFÉRENTES

Catholiques et protestants partagent la même foi chrétienne fondée sur la Bible et la figure de Jésus-Christ. Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, leur différence tient surtout à la manière de vivre cette foi.



La Paix exhorte les Églises à la tolérance
Anonyme, 1600 – 1624, Pays-Bas - Huile sur toile : H. 131,5 cm x L. 162,5 cm
© Rijksmuseum, Amsterdam

Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècle, les pasteurs adoptent une robe noire sobre, inspirée des docteurs de l'université, et rejettent les ornements somptueux. Leur costume, proche du vêtement civil, symbolise humilité et rupture avec le faste catholique. À l'inverse, les prêtres portent la soutane, souvent richement décorée, et des accessoires affirmant la solennité de leur fonction. Ici, la personnification féminine de la Paix tente de réconcilier Calvin (à gauche), le Pape (au milieu) et Luther (à droite) qui se disputent.

Protestants

La Bible est traduite en français courant devenant ainsi accessible aux fidèles qui, en grande majorité, ne comprennent pas le latin.

Les protestants n'ont pas de hiérarchie particulière. La seule autorité sous laquelle ils se placent est celle de la Bible.

C'est pour cela que les dogmes postérieurs aux Écritures, notamment ceux liés à la Vierge Marie, ne sont pas reconnus.

Les protestants ne prient pas les saints, car les textes bibliques interdisent « d'interroger les morts ».

En outre, le concept de sainteté diverge : tout vrai chrétien doit être un disciple de Jésus et est par conséquent un saint.

Enfin, prier un saint risquerait de détourner le croyant du seul Christ ou de tomber dans une forme d'idolâtrie. Autrement dit, personne ne doit intercéder entre Dieu et les hommes.

Les protestants mettent l'accent sur la lecture individuelle de la Bible et sur une relation personnelle et directe à Dieu, au cœur d'un culte plus sobre, avec peu de rites.

Pour les fidèles, les pasteurs jouent davantage un rôle de conseiller. Ils sont élus par la communauté, formés à la théologie et mènent une vie où le célibat n'est pas obligatoire.

Catholiques

Les catholiques s'appuient sur la Bible, la tradition de l'Église et ses sacrements, avec une pratique religieuse très ritualisée lors des messes.

La Bible est lue en latin et interprétée par les prêtres pour les fidèles.

Le prêtre est ordonné (nommé) par l'Église. Il est un médiateur entre Dieu et les fidèles, célèbre la messe, administre les sept sacrements.
Le célibat est obligatoire et il incarne une hiérarchie ecclésiastique.

Les catholiques reconnaissent l'autorité du pape et des évêques.

Les catholiques reconnaissent et prient les saints. Ce sont des hommes et des femmes dont la vie illustre les vertus évangéliques et
qui sont solennellement reconnus par la canonisation. Les premiers saints étaient des martyrs.

LA DIFFUSION D'UN MOUVEMENT EUROPÉEN

Les guerres de Religion trouvent leurs racines dans la Réforme. Cette dernière, initiée par Martin Luther en 1517 et systématisée par le théologien français Jean Calvin, propose une vision différente du christianisme, une religion fondée sur la personne et la parole de Jésus-Christ. Ces idées transforment profondément les sociétés européennes et alimentent les tensions religieuses, politiques et économiques aboutissant à des conflits armés et des massacres.

Dès le début du XVI[e] siècle, les critiques contre l'Église catholique se multiplient. En 1511, le théologien néerlandais Érasme publie son *Éloge de la folie*, dénonçant les abus de l'Église puis en 1517, Luther affiche ses *95 thèses,* marquant le début de la Réforme. En France, ces idées se répandent rapidement, notamment dans les provinces d'Aunis, de Saintonge, du Poitou et dans le Midi (Languedoc, Cévennes…).

À partir des années 1540, des moines-prêcheurs diffusent l'« hérésie luthérienne » et appellent à une réforme de l'Église. Le séjour de Calvin à Poitiers en 1534 renforce l'implantation du calvinisme dans ces régions, où les villes universitaires, telle Poitiers, et les cités portuaires (La Rochelle, Saint-Martin-de-Ré) deviennent des foyers actifs de la Réforme.

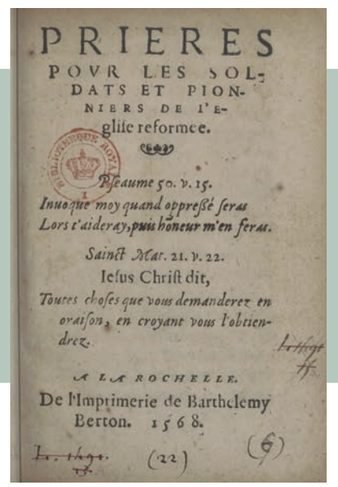
Dès 1558, le pasteur Pierre Richer établit à La Rochelle une Église réformée. Des assemblées, les synodes, sont mises en place pour permettre aux protestants de s'organiser, de définir leur doctrine et de résister aux persécutions.

L'île de Ré accueille favorablement ces idées et dès 1560, Genève envoie un pasteur, Germain Chauveton, pour organiser l'Église rétaise. Il y reste quarante ans. Au tournant du XVII[e] siècle, les premiers temples sont construits à Ars, La Flotte et Saint-Martin.



Dessin du Bourg de Saint-Martin,
Anonyme, 1665, H. 49,5 cm x L. 66 cm © BnF

Ce plan d'anticipation des futures fortifications révèle l'emplacement de l'ancien temple protestant, au niveau des halles actuelles.


PRIERES
POVR LES SOL-
DATS ET PION-
NIERS DE L'E-
glise reformee.

Pseaume 50. v. 15.
Invoque moy quand oppressé seras
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.

Sainct Mar. 21. v. 22.
Iesus Christ dit,
Toutes choses que vous demanderez en
oraison, en croyant vous l'obtien-
drez.

A LA ROCHELLE.
De l'Imprimerie de Barthelemy
Berton. 1568.

L'imprimerie joue un rôle clé dans la diffusion des idées réformées.
En 1561, Barthélemy Berton installe une imprimerie à La Rochelle, permettant la publication d'exemplaires de la Bible en français, de catéchismes mais aussi de textes polémiques. Colporteurs et marchands diffusent ces ouvrages à travers le royaume.

Prières pour les soldats et pionniers de l'Église réformée
Barthelemy Berton, 1568 © BnF

D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Les différences entre catholiques et protestants ne se limitent pas à des conflits de religion. Elles s'immiscent dans le tissu social, impactant ainsi la politique et l'économie.

Les protestants, souvent issus de la noblesse et de la bourgeoisie, remettent en cause l'autorité du roi et de l'Église. Les catholiques voient dans le protestantisme une menace pour l'ordre établi.

En 1561, le colloque de Poissy, tentative de conciliation entre les deux camps, échoue. Les tensions dégénèrent en violence ouverte avec le massacre de Wassy en 1562, marquant le début des conflits entre clans opposés, appelés guerres de Religion.



Le massacre des huguenots le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy,
Gaspard Bouttats, seconde moitié du XVII[e] s., eau-forte H. 25,6 cm x L. 36,8 cm
© musée Ernest Cognacq

Entre 1562 et 1598, ce sont huit guerres qui opposent catholiques et protestants.
Celles-ci prennent fin avec l'édit de Nantes, proclamé par Henri IV, ancien protestant converti au catholicisme.
Il accorde aux protestants la liberté de culte dans certaines zones, le droit de tenir des assemblées religieuses et politiques, l'accès aux charges publiques et la conservation de places de sûreté, à l'instar de La Rochelle.



Henri IV en armure devant une ville,
Marin Le Bourgeois, XVII[e] s.
© Paris - Musée de l'Armée, Dist. GrandPalaisRmn / Tony Querrec

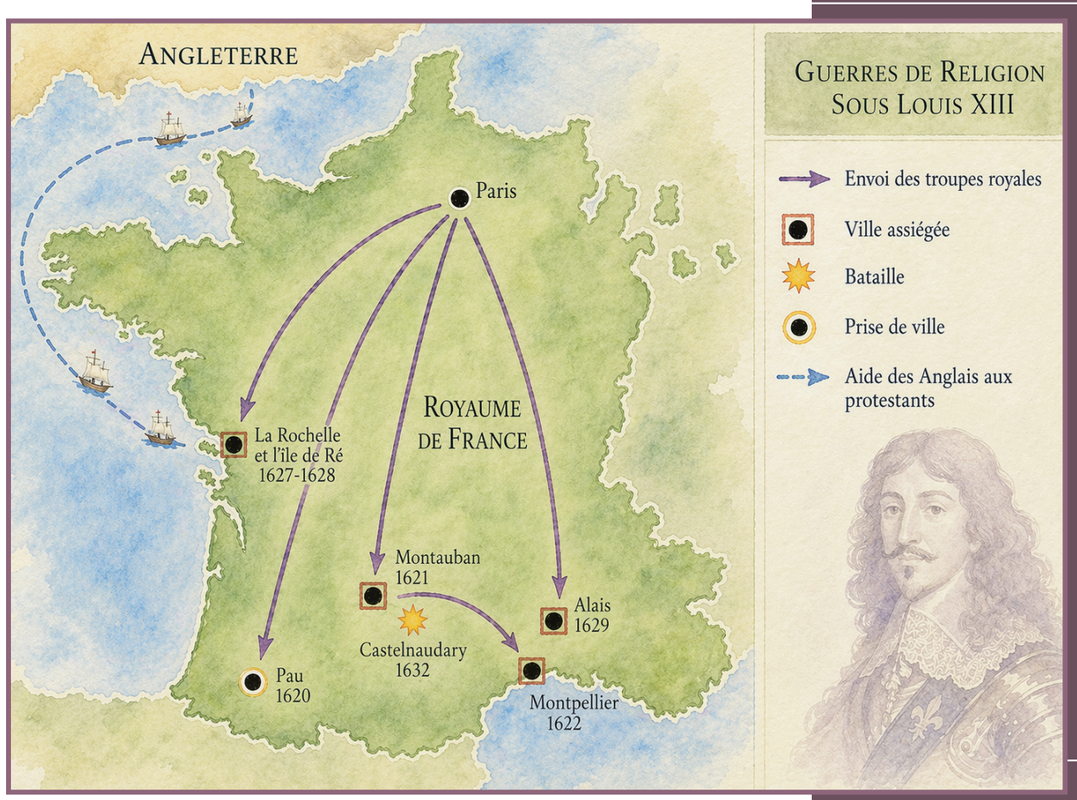
LES PLACES DE SÛRETÉ

En 1598, au sortir des guerres de Religion, l'édit de Nantes accorde aux protestants le droit de conserver près de 150 villes, places et châteaux occupés l'année précédente.

Ces « places de sûreté », qu'il s'agisse de grandes villes fortifiées, d'annexes plus modestes ou de places particulières tenues localement, deviennent les bastions d'une paix encore fragile et la garantie concrète de la coexistence.

Prévue pour huit ans, cette concession est prolongée à plusieurs reprises par Henri IV puis Louis XIII, tant la méfiance demeure vive. Mais lorsque le spectre des guerres s'éloigne, ces places apparaissent comme des « États dans l'État » et une insulte à l'autorité royale qui marche à grands pas vers l'absolutisme.

À partir de 1621, Louis XIII entre alors en campagne contre ces bastions protestants.
La Rochelle s'affirme ouvertement comme une menace prioritaire, dont la conquête doit passer par le contrôle de l'île de Ré.



QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES



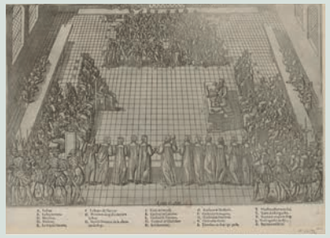
1517
Publication des *95 thèses* de Martin Luther, évènement fondateur de la Réforme protestante





1534
Affaire des Placards

1536
Publication par Jean Calvin de *L'institution de la religion chrétienne*. Succès éditorial qui ancre la Réforme en France



1545
Début du concile de Trente

1561
Le colloque de Poissy



1562
Le massacre de Wassy

1562
Liberté de culte



1572
Le massacre de la Saint-Bartélémy



1598
Édit de Nantes
Met fin aux guerres de Religion

1610
Assassinat d'Henri IV



1621
Début des conflits sur La Rochelle

1628
Fin du siège de La Rochelle avec destruction des temples d'Ars et de Saint-Martin

1629
Paix d'Alès
Fin des conflits

1562 - 1598
8 GUERRES DE RELIGION

1621 - 1629
REBELLIONS HUGUENOTES

1500

1600

1650

1530 - 1540
Implantation de la Réforme à La Rochelle et l'île de Ré

1568
Massacre de protestants dans l'église fortifiée de Saint-Martin

1573
Siège de La Rochelle

1575
L'abbaye des Châteliers est pillée, incendiée, les moines l'abandonnent

1585
Interdiction du culte catholique sur Ré

1586
Importantes destructions de l'église de Saint-Martin par les protestants

1591
Ré-autorisation du culte catholique

1599
Inauguration du temple de Saint-Martin situé sur le port

1620
La Rochelle se rebelle contre Louis XIII et se tourne vers l'Angleterre

1621
Le duc de Rohan, chef des protestants, et son frère Soubise, s'assurent de la maîtrise de l'île de Ré

1622
Bataille entre la flotte royale du duc de Guise et la flotte rochelaise de Jean Guiton au large de Saint-Martin

1625
Conquête de l'île de Ré par les forces royales. Toiras est nommé gouverneur

1626
Construction du fort La Prée

1627
Siège de Saint-Martin et bataille du Feneau. Début du siège de La Rochelle

LA PLUME ET LE PINCEAU, FABRIQUE D'UN RÉCIT HISTORIQUE

Aucun récit n'est neutre. Qu'elles soient écrites ou figurées, les sources traduisent toujours un regard situé, porté par un auteur, un commanditaire, un camp. Elles sélectionnent, amplifient, taisent et servent souvent des desseins idéologiques ou politiques. Durant les dernières guerres de Religion de 1620-1629, l'opposition entre catholiques et protestants, Français et Anglais, radicalise encore ces partis pris : textes et images deviennent des armes.

LAURENT DE LA HYRE ET LA COMMANDE MYSTÉRIEUSE D'UN TABLEAU DE BATAILLE

En 1627, à seulement 21 ans, Laurent de La Hyre peint La Défaite des Anglais en l'île de Ré. Il s'agit d'une œuvre unique dans sa carrière, étant davantage renommé pour ses paysages classiques ou ses scènes d'histoire religieuse et mythologique. Fils de peintre, il est formé aux mathématiques, à la géométrie et à la cartographie. Il se distingue par son approche rigoureuse et innovante et obtient la célébrité de son vivant.

Décrié cependant par les historiographes de la fin de son siècle, il est peu à peu oublié, avant d'être redécouvert et considéré comme l'un des peintres marquants du classicisme français de la première moitié du XVII^{e} siècle.

L'existence de cette peinture est restée insoupçonnée jusqu'en 2009, année de sa mise en vente depuis une collection privée et de son achat par le musée de l'Armée.

Première représentation peinte de cette bataille décisive, elle évoque la retraite des Anglais après l'abandon du siège de la citadelle de Saint-Martin. Obligés de réduire leur front pour s'engager dans les marais salants, ils sont attaqués au sortir de La Couarde alors qu'ils tentent de rejoindre la presqu'île de Loix où attendent leurs vaisseaux.

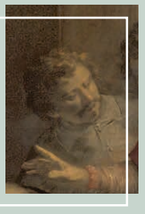
Si le commanditaire demeure inconnu, l'œuvre pourrait avoir été commandée par des proches de Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, ou par la famille d'Angennes, influente à la cour.

Le choix de La Hyre de représenter un paysage de bataille, genre qu'il n'explorera plus par la suite, reste une énigme. Peut-être espérait-il ainsi attirer l'attention du pouvoir royal et obtenir un poste officiel, comme peintre, ingénieur militaire ou « graveur du roi », charge alors vacante.



ZOOM SUR ...





Le Pape Nicolas V, en 1449,
se fait ouvrir le caveau de saint François d'Assise,
Laurent de La Hyre, 1630
Huile sur toile : H. 221 cm x L. 164 cm
© 1988 GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Jean Arnaudet

Ce tableau est peint pour la chapelle Saint-François dans l'église du couvent des Capucins du Marais, à Paris. Il représente le pape découvrant le corps de Saint-François. Celui-ci était alors accompagné du cardinal Astorgius, d'un évêque, de son secrétaire, du gardien du couvent et de trois religieux. Le secrétaire, Pietro Nocetto, serait un autoportrait de Laurent de La Hyre.A

UNE REPRÉSENTATION SINGULIÈRE, ENTRE RÉALISME ET ANONYMAT DES HÉROS...

À l'inverse des représentations traditionnelles de batailles, Laurent de La Hyre ne glorifie clairement aucun commandant ou figure royale. Il choisit de montrer l'affrontement comme un mouvement collectif, où chaque soldat, français ou anglais, joue un rôle dans la scène. Seuls deux personnages sont identifiables : le duc de Soubise, allié des Anglais en fuite, et le duc de Buckingham, chef des troupes anglaises.

La scène préfigure même les règles du théâtre classique, en concentrant l'action en un seul lieu et en un temps limité, comme une scène dramatique.

La qualité et la précision de la représentation des lieux composent l'autre rareté de cette œuvre décidément originale. Elle laisse entrevoir deux hypothèses, entre un peintre témoin des événements, ou alors très précisément renseigné par ses contemporains.

Des sources évoquent la possible implication de Girard Desargue lors du siège de La Rochelle. Architecte, géomètre et conseiller de Richelieu, c'est un proche de la famille de La Hyre. Il aurait pu emmener le jeune peintre dans la perspective de le former à l'ingénierie militaire. Cela reste toutefois peu probable, et l'inspiration de son œuvre paraît plutôt s'ancrer dans le récit fondé sur des témoignages oculaires tels que celui de Louis de Marillac, adjoint de Schomberg.

Il demeure que cette approche, qui privilégie stratégie et réalisme topographique à la glorification des individus, est novatrice. Et s'oppose aux représentations traditionnelles qui desservent le récit des vainqueurs.



La Défaite des Anglais en l'île de Ré par l'armée française le 8 novembre 1627
Laurent de La Hyre (1606-1656), vers 1627-1628,
© Paris - Musée de l'Armée – Dist. RMN-Grand Palais – photo Emilie Cambier

… À L'OPPOSÉ DES REPRÉSENTATIONS PLUS CONVENTIONNELLES

Au contraire de la représentation de La Hyre, ce tableau s'inscrit pleinement dans un programme iconographique destiné à exalter le pouvoir royal et l'action du cardinal. Inspiré des gravures de Jacques Callot, célèbres représentations des sièges de Ré et de La Rochelle, probablement commandées par Marie de Médicis — il en reprend la théâtralité tout en infléchissant leur message.

Dans les gravures soutenues par la reine mère, ce sont avant tout ses fils, Louis XIII et Gaston d'Orléans, qui occupent le premier plan. En revanche, dans ce tableau, commandé plus tardivement pour la galerie du château de Richelieu, le cardinal est pleinement intégré au groupe de commandement : l'image s'adapte ainsi au regard et aux intérêts de son commanditaire.

La composition traduit cette intention politique. Le roi domine la scène, placé au-dessus de tous, tandis que Richelieu se tient à ses côtés, associé à la victoire. La hiérarchie s'exprime aussi par la couleur et la lumière : au premier plan, des tonalités sombres enveloppent les troupes, alors que les ors et les éclats lumineux magnifient la figure royale, qui semble émerger de la toile. Commandé vers 1640 pour la monumentale galerie des batailles, l'ensemble célébrait douze sièges et huit batailles, transformant l'histoire récente en fresque glorieuse au service du pouvoir. Le point de vue adopté diffère profondément de celui de La Hyre, qui choisissait d'immerger le spectateur dans un instant précis — la fuite des Anglais — au cœur de l'action.

Ici, la représentation géographique n'est pas fidèle : elle est synthétique et symbolique. Il ne s'agit pas tant de restituer un moment vécu que de raconter l'histoire de France.

La vue plongeante permet d'identifier immédiatement l'île de Ré et l'événement représenté. Là où le premier tableau saisit la tension d'un épisode, celui-ci propose la lecture d'un fait accompli, magnifié et inscrit dans une mémoire officielle.



Siège de la citadelle de Saint-Martin dans l'île de Rhé, en 1625
Anonyme, parfois attribué à Deruet – vers 1640,
Huile sur toile
H. 323 cm x L. 255 cm
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) – Gérard Blot

Ici, une représentation de bataille bien plus classique, mettant en avant le roi et Richelieu, dirigeant la bataille depuis le continent.

LA NAISSANCE D'UN MYTHE

Les récits engagés ne se contentent pas de défendre un camp : ils façonnent des modèles. À force d'être répétés et diffusés par l'écrit comme par l'image, certains épisodes se transforment en légendes, certains personnages en figures exemplaires. La représentation dépasse alors le simple témoignage pour proposer un idéal — de courage, de fidélité, de foi ou de loyauté au souverain — appelé à inspirer la société. Ainsi, l'histoire racontée devient mémoire collective, puis référence morale : non plus seulement le récit d'un événement, mais la construction d'un mythe.



Louis XIII roi de France, XVII^e siècle
© musée Ernest Cognacq
On observe ici une mise en scène de Louis XIII victorieux.
En arrière-plan, La Rochelle, ville conquise.

À la suite de la reprise de l'île de Ré et plus encore après la chute de La Rochelle, écrits et illustrations se multiplient. En latin ou en français, en vers ou en prose, allégoriques ou figuratifs, cette profusion de sources témoigne de l'importance des événements et de leurs conséquences. Ces œuvres célèbrent la victoire du pouvoir royal sur le plan militaire, mais également politique et religieux. Louis XIII y est comparé à un héros antique, choisi par Dieu, garant et protecteur de la foi et du royaume de France.

Publiés au XVII^e siècle, ces panégyriques, éloges de personnages illustres, sont réétudiés et vulgarisés au XIX^e siècle par les érudits locaux avec pour objectif de « montrer à la fois combien grand fut le retentissement du nom de l'île de Ré, non seulement en France mais dans toute la chrétienté » (E. Atgier). Cette démarche indissociable du contexte politique de l'époque participe entre autres, à la construction du roman national de la III^e République.

LA MORT D'AGNÈS

Dans ces relations du XVII[e] siècle, forcément partisanes, le personnage civil devient également un mythe littéraire. Par son comportement exemplaire, le héros incarne alors des valeurs essentielles qu'il convient de défendre et répandre.

Ainsi, alors que des femmes sont poussées vers la citadelle afin d'accélérer la sédition des troupes royales, l'une d'elles, Agnès, est transpercée par un tir de mousquet, son fils encore pendu à son sein. Le sacrifice de sa vie émeut Toiras qui accueille alors toutes les femmes dans la citadelle. Ce geste glorifie son humanité et renvoie à la cruauté de Buckingham qui a fait expédier de force femmes et enfants vers le fort de Saint-Martin. Une stratégie visant à épuiser les provisions des assiégés.

De même, l'exploit de Pierre Lanier qui réussit à traverser le pertuis à la nage afin de porter message au roi, est l'expression du courage et de la bravoure attendus chez tous les soldats.



Mort d'Agnès, la Rhéade, Chant I △
Orens Denizard, 1901
© musée Ernest Cognacq



Trait de bravoure de Pierre Lanier et de ses compagnons, la Rhéade, Chant II ▷
Orens Denizard, 1901
© musée Ernest Cognacq

À l'image des compositions peintes, les récits imprimés du siège de l'île de Ré participent d'une véritable bataille de libelles où chaque camp moque et accuse son ennemi. Dès 1627, avant même l'issue définitive des opérations, relations, lettres et témoignages circulent dans tout le royaume et en Europe, nourrissant une guerre psychologique où chaque camp cherche à imposer sa version des faits.

Revue de presses

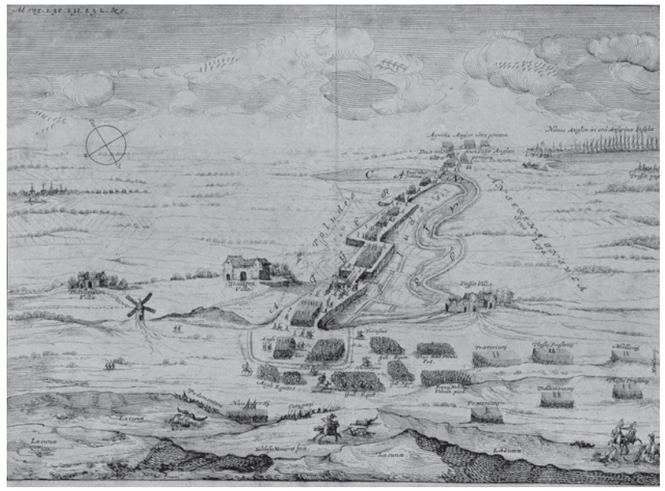
Messes d'actions de grâce, félicitations pontificales ou récits détaillés des trophées conquis : l'événement est immédiatement transformé en succès exemplaire.

Mémorialistes et polygraphes multiplient les panégyriques dédiés au roi ou au cardinal, à l'image de Louis II de Marillac, dont la relation publiée en 1628, contribue à fixer la mémoire héroïque de la campagne. Ce maréchal de camp se distingue lors de la prise de Saint-Martin-de-Ré et de la bataille du pont du Feneau.

Son récit apparait d'autant plus frappant que sa propre vie s'achève quelques années plus tard : élevé à la dignité de maréchal de France en 1629 par le roi, il est par la suite accusé de complot à l'encontre de Richelieu, et décapité en 1632.



Portrait de Louis de Marillac,
Michel Lasne, XVII[e] s.,
gravure : H. 33,2 cm x L. 23,7 cm
© musée Ernest Cognacq



Bataille de Loye, Balthazar Montcornet, XVII[e] s.
estampe : H. 21,5 cm ; L. 29 cm © musée Ernest Cognacq

Marillac, Isnard et Richelieu : des supports pour La Hyre ?

Malgré son destin tragique, Marillac semble néanmoins avoir influencé Armand Jean du Plessis de Richelieu dans la rédaction de ses *Mémoires*. Le cardinal ne mentionne jamais Jacques Isnard, pourtant biographe officiel, mais reprend de larges passages issus de la relation de Marillac.

Le récit latin d'Isnard, publié en 1629 avec privilège royal et dédié à Richelieu, occupe toutefois une place singulière. Richement illustré d'eaux-fortes, une technique de gravure alors largement diffusée, l'ouvrage mêle allégorie et précision topographique afin de magnifier la victoire française. Il établit ainsi une lecture symbolique où le cardinal est assimilé à Minerve et Louis XIII à Mars.

Une estampe non signée, très proche de la composition adoptée par Laurent de La Hyre, reprend notamment l'ordre de bataille et le point de vue plongeant sur le pont du Feneau. S'agit-il de la source de la peinture, ou bien d'une adaptation d'un modèle antérieur ? La question reste ouverte

Comme pour la peinture, le texte et la gravure ne se contentent donc pas de relater les faits : ils les structurent, les orientent et les inscrivent dans une mémoire officielle au service du pouvoir. Face à ces voix engagées, l'historien n'a d'autre choix que de croiser les témoignages, confronter les versions adverses et reconstituer, avec prudence, une interprétation aussi proche que possible des événements.
En ce sens, la peinture de La Hyre offre un regard singulier face aux diverses sources qui sont parvenues jusqu'à nous.

GUERRE EN RÉ

Le tableau de Laurent de La Hyre offre une fenêtre unique sur les combats de la première moitié du XVII^e siècle. En observant cette œuvre, on découvre la structuration des armées autour de l'infanterie et de la cavalerie qui évoluent avec le développement des armes à feu et de l'artillerie. Ces détails, à la fois précis et évocateurs, révèlent les réalités logistiques, sociales et stratégiques des armées de l'époque.

L'INFANTERIE

Les piquiers

Dans chaque camp, entre 30 et 40 % des effectifs de l'infanterie sont composés de piquiers. Ils sont protégés de «corselets » (courtes armures grossièrement forgées couvrant le torse et le haut des cuisses), coiffés du cabasset ou du « pot en tête » et armés de longues piques atteignant quatre ou cinq mètres de long. Ces armes encombrantes et peu coûteuses, pointées par des carrés d'infanterie épais de plusieurs rangs, permettent d'arrêter sur place les charges de la cavalerie lourde où sert traditionnellement l'élite des combattants nobles.





Piquier en armes
de Jacob de Gheyn, Amsterdam,
Robert de Baudous imprimeur, 1608.

Armure de piquier anglais,
vers 1620. Musée de l'Armée, RMN GP 13-605556

© Paris - Musée de l'Armée – RMN-GP







Les mousquetaires

Sur les flancs de ces carrés de piquiers, ou à l'abri parmi eux au moment de l'assaut, le gros des effectifs (soit entre 60 et 70% des fantassins) manie le mousquet.

Ces armes pesantes tirant une balle de plomb d'entre 12 à 18 mm de diamètre, sont particulièrement adaptées face à une gendarmerie encore équipée d'armures complètes. Elles ne peuvent en revanche être épaulées sans le recours à une fourquine, un bâton s'achevant en petite fourche sur lequel le mousquetaire appuie son arme au moment du tir pour se soulager de son poids. Le soldat est équipé d'une bandoulière portant une douzaine d'étuis contenant des charges de poudre prédosées, un sac de balles et un petit pulvérin destiné à la poudre d'amorce.

Enfin, une mèche de chanvre allumée aux deux bouts, permet au mousquetaire de mettre le feu à la charge, avec un temps de rechargement d'une minute et une précision aléatoire au-delà d'une centaine de mètres.



Mousquetaire au début du XVII^e siècle, Gheyn Jacob II de (1565-1629)
planche 38 de la deuxième partie du "Maniement d'Armes d'Arquebuses, Mousquetz et Piques [...]", de Jacob de Gheyn, Amsterdam, Robert de Baudous imprimeur, 1608, © Musée de l'Armée, RMN GP 06-528109



MUSIQUES DE GUERRE

Les quelques tambours qui figurent sur le grand tableau de Laurent de la Hyre rendent peu compte du rôle de la musique dans les évolutions des armées au XVII^e siècle ; dans l'infanterie, grands tambours de bois et fifres perçants relaient les ordres donnés aux bataillons, rythment les marches et maintiennent l'allure, poussant les hommes en avant par leur fracas obsédant et déclenchant rassemblement ou retraite.
Dans la cavalerie, timbales de cuivre et trompettes d'argent précèdent les escadrons, le caractère précieux de ces instruments en faisant d'ailleurs des trophées de prix.

« L'instrumentarium » est même le marqueur du caractère hybride de certaines unités, comme les dragons ou les mousquetaires de la maison du roi, qui sont des fantassins montés combattant à pied, mais se déplaçant à cheval : les très encombrants tambours d'infanterie sont ainsi battus à cheval, ce qui est aussi insolite que malcommode.

Dans ces unités de cavalerie légère, la chalemie remplace souvent la trompette et s'impose définitivement à partir du milieu du XVII^e siècle, avec l'adoption du hautbois moderne pour lequel les Philidor écrivent de remarquables compositions.



△ Stefano Della Bella : trompette, cavalier et tambours des mousquetaires du roi,
estampes gravées par Israël Sylvestre,
© Musée de l'Armée, RMN 13-587654

◁ Abraham Bosse, soldat au tambour et fifre,
estampes,
© Musée de l'Armée, RMN 07-525742 et 13-587664

LA CAVALERIE



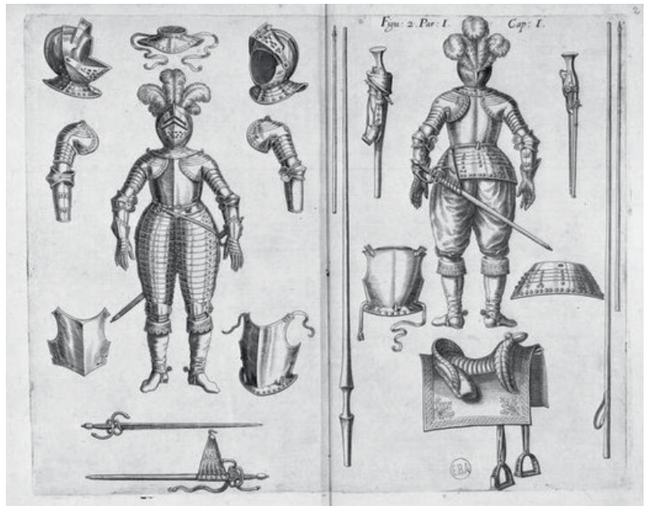
La gendarmerie

Corps d'armée traditionnellement aristocratique, la cavalerie lourde, ou gendarmerie, qui représente entre 20 et 30% de l'effectif total des armées, porte encore dans la première moitié du XVII[e] siècle l'armure complète, à l'exception des protections des chevilles et des pieds, remplacés par une paire de bottes. Ces austères harnois hâtivement forgés sont le plus souvent noircis et particulièrement pesants, trente kilos, ce qui garantit ces corassiers des balles de mousquet.

Faute de bons chevaux, cette chevalerie finissante a renoncé au combat à la lance et s'est équipée de pistolets. Elle abandonnera l'armure au milieu du XVII[e] siècle pour un buffletin de peau, retrouvant la mobilité et la vitesse lui permettant des charges à l'arme blanche.



Armure de corassier (harnois),
Hollande ou Allemagne,
vers 1630,
© Musée de l'Armée. RMN GP 16-513170



Equipement de la gendarmerie cuirassée pendant la première moitié du XVIIe s.
Figure 2 du chapitre 1 de la première partie du "Kriegskunst zu Pferdt [...]"
de Johann Jacobi von Wallhausen Franckfurt am Mayn, Johann-Theodori de Bry, 1616. ©musée de l'Armée RMN 05-533893.

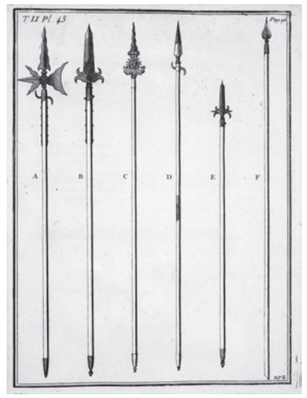




Commander les troupes

L'exercice du commandement militaire reste au XVII[e] siècle un privilège aristocratique, particulièrement dans les hautes charges. En l'absence d'uniformes et d'insignes de grade, l'officier se distingue de sa troupe par l'opulence de sa tenue, la qualité des dentelles ou des plumes, très couteuses, qui ornent sa coiffure. Un colletin de cuivre doré, gravé ou repoussé est souvent le seul marqueur de son autorité, avec l'écharpe d'étoffe, nouée autour de la taille ou portée en sautoir, aux couleurs de sa nation : blanche pour l'armée royale, rouge pour les Anglais, jaune, verte ou noire pour les protestants.

Les bas-officiers à pied qui encadrent l'infanterie sont armés de pertuisanes, lances dont le fer se divise à sa base, ou d'espontons, qui sont des demi-piques. Elles signalent leur statut et leur permettent de disposer leurs hommes en rangs réguliers.

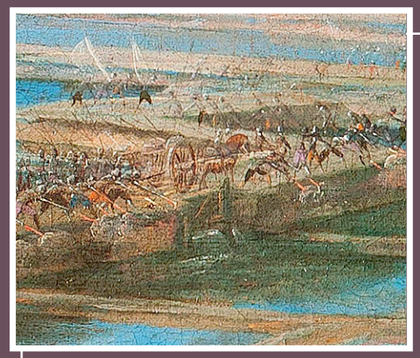




Piques, pertuisanes, espontons, △
anonyme français, XVIIIe siècle
A, B, C : pertuisanes / D : esponton
E : hallebarde / F : pique

Colletin d'officier en cuivre gravé et doré, ▷
France, 1ère moitié du XVII[e] siècle,

© Musée de l'Armée, RMN GP 19-539280.





ANIMAUX À LA PEINE

Bien que la première moitié du XVII[e] siècle soit élégamment qualifié par les Anglais « d'Âge du cheval et du mousquet », elle correspond à un déclin de l'élevage équestre : les gentilhommes souvent peu fortunés qui servent dans la cavalerie peinent à s'équiper de bons chevaux entraînés, ce qui a mis fin au combat à la lance. Une monture de guerre, même médiocre, coûte cependant dix fois le prix de chevaux de travail tels qu'un bidet, qu'un roncin ou qu'un sommier. Ces derniers sont montés par un valet ou voués au transport des bagages, quand on ne leur préfère pas des mules.

Le chargement et le déchargement des chevaux à bord des navires complexifient particulièrement une opération maritime comme celle de l'île de Ré. Il est aussi essentiel de veiller à leurs besoins journaliers : 10 kg de fourrage et 5 kg de grain par cheval, un objectif rarement respecté, entraînant une malnutrition chez certains animaux. De plus, le transport de l'artillerie exige un nombre de chevaux déroutant : au moins quatorze bêtes pour une pièce de moyen calibre suivie de deux caissons, bien davantage pour les canons ou les mortiers de siège !

Ces équipages peuvent théoriquement parcourir des étapes d'une quarantaine de kilomètres par jour. Ils sont néanmoins ralentis par la marche des fantassins et surtout par celle des troupeaux, bovins et ovins, réserve de viande sur pied qui suit les armées.

◁ **Mors de bride, France, début du XVII[e] siècle,** © Musée de l'Armée RMN GP 13-610693

▽ **Stefano Della Bella, convoi militaire,** estampe, © Musée de l'Armée, RMN 13-587653



DU COMMERCE À LA GUERRE

Terre de passage ouverte sur l'Atlantique, l'île de Ré s'affirme dès le Moyen Âge comme un espace d'échanges et de circulation. Sa prospérité repose sur deux productions majeures, le sel et le vin, largement exportées. Portée par le commerce maritime, son économie atteint son apogée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais cette ouverture fait aussi sa fragilité : lorsque les conflits la gagnent, l'activité se ralentit et les équilibres vacillent.



Plan de l'isle de Ré, Niels, 1626 © BnF

La monoculture de la vigne et l'exploitation des marais salants assurent la richesse du territoire, tout en rendant les Rétais dépendants des importations pour le bois, les céréales ou le bétail.

Après la mort d'Henri IV, le retour des tensions religieuses fragilise l'économie rochelaise et rétaise. À mesure que la guerre s'installe, les échanges se raréfient.

En 1627, le blocus maritime et terrestre imposé par les Anglais entrave le commerce et désorganise les approvisionnements.

UNE ÎLE FORTE DE SON COMMERCE MARITIME, LE NÉGOCE

L'activité économique rétaise, stimulée par un régime de ports francs exonérant les navires de taxes, se concentre autour des ports d'Ars, de Saint-Martin et de La Flotte.

Le commerce du sel et du vin permet d'importer des produits peu présents sur l'île, comme les céréales, le bois ou le bétail. Au XVII^e siècle, Saint-Martin s'impose comme un port important, capable d'accueillir des navires de fort tonnage. Le port de La Flotte est davantage tourné vers le cabotage, avec des échanges vers la Vendée, l'Aunis ou la Bretagne. Pendant les trois mois du conflit, le négoce est interrompu. La flotte anglaise mouille en rade de Loix, un site abrité des vents d'ouest et propice au mouillage grâce à la fermeté de ses fonds.

La production de vin

Au milieu du XVII^e siècle, la vigne façonne largement les paysages de l'île, couvrant près de 80 % des terres cultivées, soit environ 4 500 hectares. Cette production, faite de vins, vinaigres et eaux-de-vie, est tournée vers l'exportation et alimente notamment les marchés des Provinces-Unies. La vigne est partout, ou presque : la plupart des habitants possèdent des parcelles, au sein d'un paysage foncier morcelé où coexistent grands domaines, exploitations et petites propriétés.

Certaines terres appartiennent à des marchands étrangers, notamment des protestants néerlandais venus s'implanter pour soutenir les échanges commerciaux.

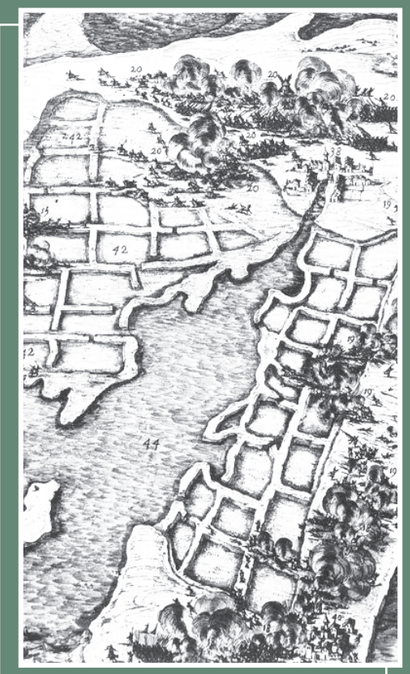


La production de sel

Au nord de l'île, les marais salants dessinent un autre paysage, couvrant environ 1 350 hectares au tournant du XVIII^e siècle. Leur étendue évolue selon les contextes économiques et politiques.

La propriété en est peu répandue parmi les Rétais : ces marais appartiennent souvent à de grands domaines issus du Moyen Âge, détenus par des établissements religieux ou par des bourgeois rochelais et saintongeais.

Le sel constitue une richesse aussi convoitée qu'incertaine. Produit spéculatif, il peut générer d'importants profits comme de lourdes pertes. Indispensable à la conservation du poisson, il alimente des circuits commerciaux vers des marchés tels que Terre-Neuve et les pays nordiques.

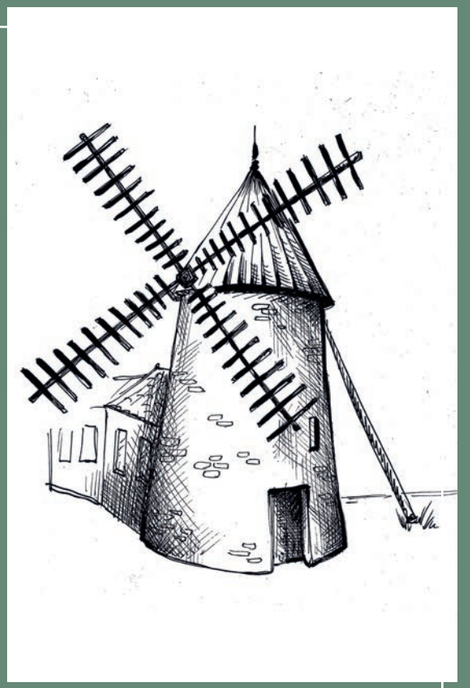


Le blé et les moulins

En dehors du vignoble et des marais salants, les terres agricoles sont occupées par des jardins et des cultures vivrières autour des villages.

Du blé et de l'orge sont cultivés sur les bosses de marais salants ou entre les rangs de vigne, mais la majorité des céréales est importée. Malgré cette dépendance, la production de farine est assurée localement grâce à la présence d'environ 80 moulins au tournant du XVII^e siècle.

La farine permet de fabriquer du pain pour les rétais, les troupes mais aussi pour ravitailler les bateaux faisant escale. Pendant le siège, l'utilisation des moulins comme batteries ou refuges par les soldats, qu'ils soient royaux ou anglais, interrompt la production meunière. La fabrication du pain s'en trouve ainsi perturbée.





Jean de Saint-Bonnet, seigneur de Toiras, maréchal de France,
Grégoire Huret, XVII^e siècle,
gravure : H. 18,5 cm x L. 26,6 cm
© Musée Ernest Cognacq

NOURRIR LES TROUPES ROYALES

En juillet 1627, l'intervention des Anglais submerge les troupes de Toiras, le gouverneur alors en charge de défendre l'île. Soldats et civils se replient vers le fort La Prée et la citadelle de Saint-Martin, encore inachevée. Les besoins sont immédiats : eau, vivres — blé, farine, biscuits, beurre, vin, viande salée — mais aussi munitions et outils.
La situation est toutefois inégale : au fort de la Prée, les ressources restent suffisantes, tandis qu'à Saint-Martin les réserves s'avèrent limitées. Cette disparité fragilise la défense, en concentrant les difficultés sur la citadelle.

À Saint-Martin, il n'y a ni vin ni viande, et seulement un peu de farine et de biscuits pour vingt jours. Toiras tente d'y remédier : « du vin, de la viande pour nourrir 200 volontaires deux mois entiers. Mais cela fut fait tellement à la hâte que la confusion empêcha que l'on ne fît tout ce qui était nécessaire […] Conséquence, dès les premiers jours, le soldat fut réduit au pain, à l'eau avec quelque beurre. » (Marillac). Le manque d'eau douce devient rapidement critique, aggravé par l'empoisonnement de certains puits.
La fatigue, les maladies et les désertions s'installent.
Dès la fin août 1627, les troupes retranchées sont au bord de la famine.

ORGANISER LES SECOURS

Pour maintenir le siège, des renforts affluent d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. Leur présence renforce les effectifs, mais accroît aussi les besoins en vivres et en matériel. Les Rochelais, eux-mêmes confrontés aux forces françaises, ne peuvent intervenir. Les Anglais se tournent alors vers les ressources disponibles sur l'île, qu'ils s'approprient par le pillage, au détriment des Rétais.

Sur le continent, Richelieu organise la réponse. Il mobilise de nombreux ports et rassemble vivres et équipements. Sa correspondance, plus de deux cents courriers en un mois, témoigne de l'ampleur des besoins : farine, vin, fèves, pois, beurre, vinaigre, biscuits, fourrage, mais aussi bois, outils, armes, poudre et balles. Entre septembre et octobre 1627, plusieurs tentatives sont engagées depuis différents points de la côte, notamment Les Sables-d'Olonne et l'île d'Oléron, pour soutenir les troupes retranchées et prolonger leur résistance.



Puits à Ars-en-Ré
© Cdc île de Ré - Sébastien Chauvel

En l'absence de rivières, les rétais s'approvisionnent grâce aux nombreux puits présents dans les villages Empêcher l'accès aux puits entre ainsi dans les stratégies militaires, afin d'assoiffer les assiégés.



Le siège de Saint-Martin dans l'île de Ré, Jacques Callot, 1629 ▷
© Archives départementales de la Charente-Maritime

Cette gravure révèle l'ampleur de l'occupation anglaise, entre campements, tranchées et occupation du bourg.

UN CIEL SUR LA MER

Posés sur l'horizon, entre le bleu du ciel et celui de l'océan, les bateaux esquissés par le peintre Laurent de La Hyre semblent observer au loin la bataille décisive qui se joue dans les marais bordant Loix et La Couarde en 1627. Quelques années auparavant, en 1622, l'île de Ré avait vécu de premières joutes navales au large de Saint-Martin. Trois ans plus tard, des navires soutenaient les mouvements de troupes qui s'affrontaient dans la plaine d'Ars. Si la bataille n'a cette fois pas résonnée dans les pertuis, les navires en présence ont pourtant joué un rôle singulier.

UN VERROU SUR LES EAUX RÉTAISES

À l'été 1627, l'île de Ré est soumise à un blocus maritime d'une ampleur exceptionnelle. La flotte anglaise, commandée par le duc de Buckingham, déploie ses navires en un vaste demi-cercle interdisant tout accès au fort de Saint-Martin. Ce dispositif ne repose pas seulement sur la présence de vaisseaux : des câbles sont tendus entre eux, maintenus à flot par des tonneaux, tandis que des mâts et espars sont immergés pour entraver la navigation. Une estacade est même établie à proximité du fort, complétée par des patrouilles permanentes de chaloupes armées. Cette organisation rend toute tentative de ravitaillement extrêmement périlleuse, laissant la garnison dans une situation critique, marquée par la pénurie de vivres et l'épuisement progressif des approvisionnements.



LE PAYS BASQUE AU SECOURS DE RÉ

Alors que le roi veut en finir avec le bastion protestant rochelais, il est indispensable de garder le contrôle de Ré. Richelieu met alors en place une opération de ravitaillement en s'appuyant sur des pinasses venues des ports basques.

Ces embarcations qui naviguent à la rame et à la voile se distinguent par leur étroitesse, leur faible tirant d'eau et leur grande vitesse, qualités décisives pour naviguer dans un espace contraint. Rassemblées aux Sables-d'Olonne, elles sont chargées de vivres – farine, légumes secs, poisson – ainsi que de poudre et de munitions, représentant environ un mois de subsistance pour la garnison.

Le plan repose sur une progression discrète : départ de nuit à l'aviron pour éviter toute détection, contournement par la pointe nord de l'île, puis mise à la voile au plus près des côtes pour passer entre le barrage et les vaisseaux anglais. Cette stratégie vise à exploiter les zones les moins surveillées du dispositif anglais, tout en limitant l'exposition au feu ennemi.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, la flottille commandée par le capitaine Valin exécute cette manœuvre. Après un regroupement délicat en mer, les pinasses s'engagent dans le blocus et sont rapidement repérées. Elles subissent alors des tirs de canon et de mousquet provenant des navires et des embarcations anglaises, causant des dégâts matériels sans toutefois stopper leur progression. Fidèles aux consignes, elles ne cherchent pas à combattre, mais à franchir le dispositif au plus vite.
Certaines passent directement l'estacade grâce à leur vitesse et à l'état de la mer, d'autres empruntent des brèches ouvertes par une tempête récente. Vers deux heures du matin, elles atteignent la citadelle et accostent au plus près des fortifications.
Le déchargement, effectué dès l'aube sous le feu ennemi, permet de ravitailler la place et de renforcer la garnison, contribuant à prolonger sa résistance jusqu'à l'arrivée des renforts royaux.



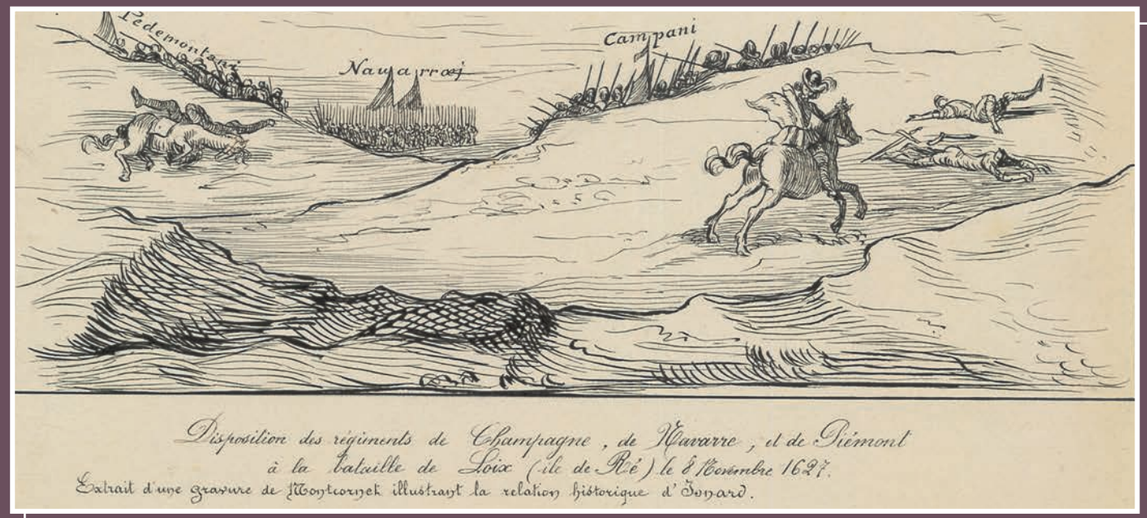
Les secours envoyés à la citadelle de Saint-Martin,
gravure de Jacques Callot, vers 1629 – 1631 © Musée Ernest Cognacq

L'ARRIVÉE DES RENFORTS

Après les ravitaillements décisifs, la résistance du fort de Saint-Martin est relancée. Tandis que les Anglais, surpris, tentent un ultime assaut resté infructueux, ils amorcent leur repli. L'intervention du maréchal de Schomberg précipite alors le dénouement : débarqué début novembre, il rejoint les troupes royales du fort La Prée, puis poursuit l'ennemi en retraite. Aux passages étroits du Feneau, la confrontation s'engage : l'arrière-garde anglaise est balayée, puis l'infanterie française enfonce les lignes ennemies, provoquant une déroute meurtrière.

Cette victoire marque la fin de l'expédition anglaise sur l'île de Ré. Elle est saisie par le peintre Laurent de La Hyre, qui en livre une vision intense et resserrée, au plus près du tumulte des combats.





Disposition des régiments de Champagne, de Navarre, et de Piémont
à la bataille de Loix (île de Ré) le 8 novembre 1627.
Extrait d'une gravure de Montcornet illustrant la relation historique d'Isnard.



△ Fantassin du régiment de Champagne
Anonyme français, XVIIIe
© Paris - Musée de l'Armée, Dist. GrandPalaisRmn

◁ Disposition des régiments de Champagne, de Navarre et de Piémont à la bataille de Loix (île de Ré) le 8 novembre 1627
Dessin à la plume sur papier réalisé d'après une gravure du XVIIe siècle de Balthasar Montcornet illustrant la relation historique d'Isnard, seconde moitié XIXe siècle
© musée Ernest Cognacq

▷ Carte particulière des côtes de Poitou, Aunis et de La Rochelle et du fort Saint-Louis comme aussi de l'île de Ré ou Saint-Martin avec ses forts
van de Kusten, vers 1626 - 1628
© musée Ernest Cognacq



UNE FLOTTE DE FORTUNE…

À l'aube du XVII[e] siècle, le royaume de France ne dispose pas d'une flotte de guerre comparable à celles de l'Espagne, des Provinces-Unies ou de l'Angleterre. La monarchie s'appuie donc sur des solutions ponctuelles, héritées du Moyen Âge, en réquisitionnant des navires marchands et leurs équipages pour répondre aux besoins militaires. Cette pratique est bien établie : dès 1568, des bâtiments basques avaient été mobilisés pour reprendre Ré aux mains des protestants. Un demi-siècle plus tard, la situation se répète. Pour secourir la citadelle assiégée de Saint-Martin, Louis XIII et Richelieu doivent constituer une flotte en rassemblant des embarcations venues de plusieurs ports du royaume ou achetées à l'étranger.



Navire de guerre construit pour la France et un voilier néerlandais
Jacob Gerritz. Loef, vers 1635
© Rijksmuseum, Amsterdam

… BASÉE SUR DES ALLIANCES FRAGILES

Cette fragilité structurelle conduit également la France à s'appuyer sur des puissances maritimes étrangères. À l'image de la guerre terrestre, où l'on engage des mercenaires — Suisses, reîtres allemands ou lansquenets —, la guerre en mer repose en partie sur des appuis extérieurs.

À partir de 1622, la reprise du conflit avec les protestants place La Rochelle en opposition ouverte avec le pouvoir royal. Si la ville peut être encerclée sur terre, elle reste accessible par mer. Faute de flotte capable d'en assurer le blocus, le roi dépend d'une mobilisation temporaire de navires hétérogènes, souvent extérieurs à son autorité.

Il fait appel aux Provinces-Unies, alliées mais protestantes, qui combattent pourtant les Rochelais entre 1624 et 1625. En 1626, cette aide prend fin, tandis que l'Angleterre menace d'intervenir. Dans ce contexte, l'action navale relève moins d'une force permanente que d'un rassemblement de ressources, mobilisées dans l'urgence pour faire face à une situation critique.

Cela explique la complexité des opérations et la longue mise en place logistique des opérations. Tout comme la composition hétéroclite des navires constituant ce théâtre maritime.



Recrutement de soldats pendant la guerre de Trente ans.
Gravure de Jacques Callot, 1633.
© Rijksmuseum, Amsterdam

CONQUÉRIR LA MER

Dans les années 1630, le cardinal de Richelieu affirme avec force le rôle stratégique de la mer dans la puissance des États. Dans son Testament politique, il expose sa vision : pour rivaliser avec les grandes puissances européennes, le royaume doit se doter d'une marine militaire solide. Contrôler et perturber les routes maritimes permettrait d'affaiblir ses adversaires. Les puissances comme la Hollande tirent en effet leur richesse de l'océan : par le commerce et la course aux colonies. Soutenu par un Louis XIII peu concerné par les questions maritimes, Richelieu crée les premières escadres permanentes.



1626 – 2026 : 400 ANS D'UNE MARINE D'ÉTAT

Face aux troubles entretenus par La Rochelle protestante depuis les années 1570, la monarchie française apparaît régulièrement démunie : elle ne dispose ni de flotte structurée, ni de moyens navals suffisants, ni d'officiers expérimentés, les meilleurs marins étant souvent protestants. Pour rétablir l'autorité du roi, Louis XIII et Richelieu doivent solliciter des soutiens extérieurs.

Cette situation provoque une prise de conscience décisive. En octobre 1626, des lettres patentes signées à Saint-Germain-en-Laye instituent la charge de « grand maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France ».

Cet acte marque la naissance d'une marine d'État, bientôt permanente, composée de navires appartenant au roi et commandée par des officiers à son service. Après le siège de La Rochelle, Richelieu s'attache à structurer durablement cette force en développant deux pôles navals : l'un en Méditerranée, l'autre au Ponant, sur la façade atlantique.

L'ARSENAL : LE DÉVELOPPEMENT DES CHANTIERS DE CONSTRUCTION

Pour accompagner cet effort, le royaume de France développe ses infrastructures et ses compétences. Des charpentiers sont envoyés se former en Hollande et en Italie, tandis que des spécialistes étrangers sont recrutés dans les arsenaux. Sur la côte atlantique, Richelieu fait établir des chantiers à Indret et à La Roche-Bernard, où est construit le grand vaisseau La Couronne, inspiré des modèles anglais.

Sous l'impulsion de Colbert, éminent ministre de Louis XIV, cette politique se poursuit avec la création de nouveaux arsenaux, notamment à Toulon, Marseille et Rochefort en 1666. Ce dernier incarne la volonté de doter le royaume d'une flotte durable.

Dans ce dispositif, l'île de Ré, fortifiée par Vauban à la fin du siècle, occupe une position stratégique, participant à la protection du littoral et au contrôle des accès maritimes.

Les fortifications de Saint-Martin, le phare des Baleines ou les redoutes de l'île murmurent l'histoire d'un temps où la France apprenait à dompter la mer. Entre pierre et horizon se sont esquissés, au travers de Ré, les premières lignes d'une ambition maritime.



La Corderie royale de Rochefort
© Shutterstock

Manufacture royale créée par Louis XIV en 1666.
Elle produit les cordages indispensables aux vaisseaux de la Marine royale et participe au développement du grand arsenal voulu par Colbert.



Les Lys fleurissent dans les vagues
Anonyme, XVII[e] s.
© BnF

Estampe allégorique représentant le royaume de France sous la forme d'un vaisseau avec Louis XIII et Richelieu, symbole de la marine royale naissante.

LE SAVIEZ-VOUS ?

ITSAS BEGIA – UNE ASSOCIATION EN POUPE

Reconstituer une pinasse

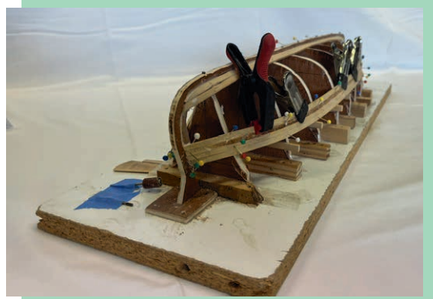


Au XVII[e] siècle, selon les régions ou les pays, "pinasse" désigne une typologie de bateaux assez large, allant de la grande chaloupe (bateau de pêche ou de commerce) à un petit galion (navire armé).

Au Pays basque il s'agit d'un bateau destiné aux zones de pêche allant jusqu'au bord du plateau continental. Elles servent également au transport semi-hauturier (entre 6 et 60 milles nautiques), notamment du minerai de fer, jusqu'en Irlande et même au-delà. Selon une description qui nous en est parvenue, elles sont longues de 50 pieds, (16 mètres) et leur largeur, rejetée vers l'arrière, atteint à peine 4 mètres.

Cette géométrie, associée à un tirant d'eau restreint, leur confère une grande rapidité tant à la voile qu'à l'aviron. Pour armer celles qui participaient au ravitaillement de l'île de Ré ne portaient que de petites pièces d'artillerie : des espagoles ou, au mieux, des pierriers. Cependant, certaines furent plus tard dotées de canons.

Le nom *pinasa* trouve son origine au Portugal avant de se répandre le long du golfe de Biscaye, touchant ainsi les trois pays riverains : la France, l'Espagne et le Portugal. C'est dans ce contexte que l'association Itsas Begia, vouée à la préservation du patrimoine maritime basque, a mené des recherches dans les archives et les musées maritimes disséminés sur les 2 000 kilomètres de côtes de la région. En s'appuyant sur les descriptions historiques et une connaissance pointue de la construction navale locale à travers les siècles, l'association a d'abord réalisé une demi-coque. À partir de celle-ci, des plans ont été élaborés, donnant enfin naissance à une maquette.







Étapes de fabrication d'une maquette de bateau
© Itsas Begia

Bien qu'il soit impossible d'affirmer avec certitude qu'il s'agit d'une réplique exacte d'une pinasse du XVII[e] siècle, on peut raisonnablement estimer qu'elle s'en approche de très près.

Prolongée par l'étrave, la quille est la pièce maitresse du bateau, sorte de colonne vertébrale rigide, sur laquelle vont venir se fixer les couples (les côtes) pour constituer l'armature de la coque et lui donner sa forme définitive.

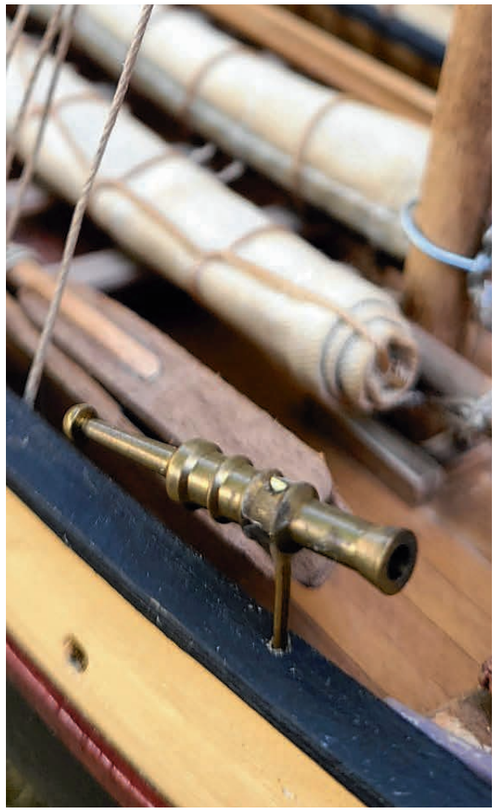
Les bordés, planches constituant la coque externe, sont ensuite taillés et assemblés pour former la muraille, après avoir été, si besoin, trempés ou passés à l'étuve pour leur donner la souplesse nécessaire à leur parfait ajustement.

La maquette est alors retournée pour finitions. Selon le type de bateau, le pont, les bancs, les tillacs et dunettes, les plats-bords… sont posés.

Vient ensuite le gréement avec ses mâts, vergues, cornes et bômes, ses hunes et nids de pie, ses poulies haubans et cordages aux multiples fonctions. Parallèlement est fabriquée la drome, composée des avirons, gaffes, défenses, ancres ou grapins, tout ce qui concerne l'équipement du bateau.

La réalisation d'une maquette prend, selon la complexité du gréement, de deux à quatre cents heures d'un travail minutieux.







Maquette de pinasse réalisée par l'association Itsas Begia
© Cdc île de Ré

LES GRANDES FIGURES DES GUERRES DE RELIGION



Charles I^er^ (1600 - 1649)

Faction : Angleterre
Rôle : Roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande (1625 - 1649)

Charles I^er^ succède à son père Jacques I^er^ en 1625, dans un contexte de tensions religieuses et politiques. Marié à Henriette-Marie, sœur de Louis XIII, il tente de renforcer les liens avec la France, mais son alliance avec les protestants français et son soutien à La Rochelle contre le roi de France mènent à une rupture. Son règne est marqué par des conflits avec le Parlement anglais, notamment à cause de ses tentatives de lever des impôts sans consentement. Son favori, le duc de Buckingham, joue un rôle clé dans l'expédition désastreuse sur l'île de Ré en 1627. Après l'échec de cette campagne, Charles I^er^ gouverne sans favori jusqu'à l'éclatement de la première révolution anglaise, qui aboutit à son exécution en 1649.



Georges Villiers, duc de Buckingham (1592 - 1628)

Faction : Angleterre
Rôle : Lord Admiral (1619), favori de Jacques I^er^ puis de Charles I^er^

Buckingham incarne l'ambition et l'aventurisme. Nommé Lord Admiral en 1619, il devient le favori incontesté de Jacques I^er^ puis de Charles I^er^. Son influence est immense, mais ses décisions politiques et militaires divisent le royaume. En 1627, il dirige l'expédition anglaise pour prendre l'île de Ré et soutenir La Rochelle. Malgré un débarquement réussi, ses troupes sont vaincues par les Français au pont du Feneau en novembre 1627.
Ce revers affaiblit considérablement son crédit politique. Il est assassiné en 1628 alors qu'il prépare une nouvelle expédition.



Henry Rich, comte de Holland (1590 - 1649)

Faction : Angleterre
Rôle : Diplomate anglais

Henry Rich participe activement à la vie politique et diplomatique de l'Angleterre. Il accompagne le duc de Buckingham lors de l'expédition de 1627 sur l'île de Ré. Son rôle est surtout politique, mais il est également connu pour ses intrigues à la cour. Après la défaite anglaise, il continue à jouer un rôle dans les affaires du royaume jusqu'à la première révolution anglaise, où il est exécuté en 1649.



Louis XIII (1601 - 1643)

Faction : France
Rôle : Roi de France (1610 - 1643)

Louis XIII monte sur le trône à l'âge de neuf ans, après l'assassinat de son père Henri IV. Son règne est marqué par la lutte contre les protestants et les Grands du royaume.

Il s'appuie sur des ministres comme Richelieu pour renforcer l'autorité royale. Les révoltes huguenotes de 1621-1622 et 1625-1626, ainsi que le siège de La Rochelle en 1627-1628, illustrent sa volonté de soumettre les places protestantes. La victoire sur l'île de Ré en 1627 et la reddition de La Rochelle en 1628 marquent un tournant dans l'affirmation de son pouvoir absolu.



Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu (1585 - 1642)

Faction : France
Rôle : Cardinal, duc de Richelieu, principal ministre de Louis XIII

Richelieu entre au Conseil du roi en 1624 et devient rapidement l'architecte de la politique intérieure et extérieure de la France. Il cherche à affaiblir les protestants et les Grands du royaume pour renforcer l'autorité royale. Il supervise personnellement les opérations militaires contre les huguenots, notamment le siège de La Rochelle (1627-1628). Son rôle est décisif dans la victoire française sur l'île de Ré en 1627, où il organise la logistique et les renforts. Il incarne l'absolutisme naissant en France.



Henri II de Montmorency
(1595 - 1632)

Faction : France
Rôle : Amiral de France (1612 - 1626), gouverneur de Languedoc

Henri II de Montmorency est un noble puissant, nommé amiral de France dès 1612. En 1625, il dirige la flotte royale qui affronte les protestants dans le Pertuis Breton. Malgré une victoire navale contre Jean Guiton, il perd sa charge d'amiral en 1626 au profit de Richelieu. Il se rebelle plus tard contre le roi et est exécuté en 1632.



Jean de Saint-Bonnet de Toiras
(1585 - 1636)

Faction : France
Rôle : Gouverneur de l'île de Ré (1625 - 1629), maréchal de France (1630)

Toiras est un officier brillant, converti du protestantisme au catholicisme. Il se distingue lors de la prise de l'île de Ré en 1625, où il repousse les troupes de Soubise.

En 1627, il résiste héroïquement au siège anglais de Saint-Martin-de-Ré. Malgré la perte de deux frères, il parvient à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts français. Il est nommé maréchal de France en 1630 et meurt en 1636 lors d'un siège en Italie.



Jean Guiton
(1585 - 1654)

Amiral de la flotte rochelaise en 1622 puis en 1625, il est élu maire de La Rochelle durant le siège de 1628.

Exilé, il sert de nouveau dans la marine du roi entre 1636 et 1638 contre le royaume d'Espagne. À sa mort en 16254, il est inhumé à La Rochelle.



Henri de Schomberg
(1575 - 1632)

Faction : France
Rôle : Surintendant des finances (1619 - 1622), maréchal de France (1625)

Schomberg, d'origine protestante mais converti au catholicisme, est un fidèle serviteur de Louis XIII. Il participe aux sièges des places protestantes et est nommé maréchal de France en 1625. En 1627, il dirige les renforts envoyés sur l'île de Ré et remporte la victoire décisive au pont du Feneau. Il continue à servir le roi jusqu'à sa mort en 1632.



Louis II de Marillac
(1572 - 1632)

Faction : France
Rôle : Commandant des troupes royales, maréchal de France (1629)

Louis II de Marillac est un officier expérimenté, nommé commissaire général des camps et armées de Louis XIII dès 1617. Il participe activement à la lutte contre les protestants, notamment lors des sièges de Montauban (1621), de Privas, et surtout lors de la prise de l'île de Ré en 1627. Pendant le siège de Saint-Martin-de-Ré, il commande les troupes royales aux côtés de Toiras et joue un rôle décisif dans la résistance face aux Anglais. Après la victoire française, il est élevé à la dignité de maréchal de France en 1629.

Cependant, son opposition à Richelieu et sa participation à un complot visant à écarter le cardinal du pouvoir entraînent son arrestation et son exécution en 1632, après la journée des Dupes. Son frère, Michel de Marillac, garde des Sceaux, est également impliqué dans ce complot et subit le même sort.

UNE EXPOSITION NÉE DE LA RECHERCHE



Vue de St Martin, XVII[e] s
© BnF

Ce livret est le pendant d'une exposition proposée par le Pays d'art et d'histoire de l'île de Ré. Elle a été réalisée dans le cadre des commémorations du quatrième centenaire des dernières guerres de Religion qui ont profondément marqué l'histoire du territoire rétais.

Fruit d'un travail collectif mené depuis plusieurs années, elle a associé chercheurs, conservateurs, institutions patrimoniales, associations et acteurs du territoire. En s'appuyant sur les recherches et les échanges qui ont nourri cette rencontre, l'exposition en propose une lecture accessible à tous.

Elle avait pour point de départ *La Défaite des Anglais en l'île de Ré*, oeuvre réalisée par Laurent de La Hyre. Ce tableau, premier témoignage peint de cette bataille, illustre un épisode clé des dernières guerres de Religion, où la France affronte l'Angleterre, alliée des protestants rochelais, pour le contrôle de l'île. À travers des oeuvres et des récits, l'exposition explorait les enjeux militaires, les rivalités religieuses et les stratégies politiques qui ont marqué cette période. Elle montrait également comment l'art contribue à construire la mémoire de ces événements, aujourd'hui encore.

REMERCIEMENTS

Olivier Renaudeau, conservateur en chef du patrimoine, département Ancien Régime du musée de l'Armée
Sylvie Le Ray Burimi, conservatrice en chef du patrimoine, département des Beaux-Arts et du Patrimoine du musée de l'Armée
Christelle Rivalland, directrice du musée Ernest Cognacq
Mathilde Moreau, responsable du service des publics du musée Ernest Cognacq
Jacques Boucard, historien et co-président du comité scientifique
Jean-Paul Labarère, membre de l'association Itsas Begia

pour leur expertise, leur accompagnement et leur précieuse contribution à la conception de cette exposition.

+ D'INFOS

Un colloque scientifique, organisé par la Communauté de communes de l'île de Ré, a traité de ces événements en 2024.
Les vidéos sont consultables sur le site de l'université de La Rochelle.
https://videos.univ-lr.fr/sciences-humaines-et-sociales/colloqueconference-400-ans-sur-les-traces-des-dernieres-guerres-de-religion/

En collaboration avec la Communauté de communes de l'île de Ré, le YouTubeur Benjamin Brillaud a réalisé un reportage documentaire, intitulé L'île de Ré, consultable sur la chaîne Nota Bene.

PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE L'ILE DE RÉ



Ile de Ré
COMMUNAUTÉ
DE COMMUNES